

Enjeux

Internationaux



Agnès Tachin

Amie et rivale

**La Grande-Bretagne dans
l'imaginaire français
à l'époque gaulienne**

P.I.E. Peter Lang

Enjeux

Internationaux



Agnès Tachin

Amie et rivale

**La Grande-Bretagne dans
l'imaginaire français
à l'époque gaulle**

P.I.E. Peter Lang

Introduction

Dans l'imaginaire français, la Grande-Bretagne des années 1960 se résume, pour ainsi dire, à un mot, « les *sixties* ». Plus que la traduction littérale d'une décennie, ce terme anglais désigne l'esprit d'une époque et renvoie immédiatement à une série de clichés : on pense aux Beatles, à Carnaby Street, à la minijupe. En 40 ans, ces images mentales se sont imposées à la mémoire collective pour résumer une période dont l'effervescence culturelle n'est pas à mettre en doute. Mais comme toute représentation stéréotypée, il s'agit là d'une vision réductrice, déformée de la réalité, qui tient essentiellement aux souvenirs que cette époque a laissés dans la mémoire d'une génération, les *baby-boomers*, aujourd'hui aux commandes du pays. On a un peu oublié, par la même occasion, le climat de tension qui envenima, pendant ces dix années, les relations entre Paris et Londres, à la suite des vetos français contre l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun. Le général de Gaulle s'y opposa à deux reprises en 1963 et en 1967, retardant ainsi de dix ans l'entrée de ce pays dans la CEE. Certes, l'attitude des Britanniques n'a pas facilité leur admission : le rôle des décideurs¹, des facteurs politiques, économiques et culturels impliquant la nation entière ont aussi freiné le processus d'intégration². Mais le refus de De Gaulle, approuvé par les Français, laisse entrevoir un rapport à l'Autre beaucoup plus complexe que ne le suggèrent les souvenirs de cette époque. Cette obstination française a retenu notre attention. Marquée du sceau de l'incompréhension depuis des siècles, l'histoire des relations franco-britanniques constitue un terrain privilégié à l'étude des imaginaires. Les années 1960 n'ont pas encore été étudiées sous cet angle, riche d'enseignement pourtant sur les relations passées et présentes des deux pays. La perception de la Grande-Bretagne peut aider à la compréhension des décisions politiques prises à son encontre. Cela revient à s'interroger sur la part de l'imaginaire dans le processus décisionnel et plus généralement sur les liens existant entre les mentalités collectives et les relations internationales, vaste champ de recherche ouvert il y a

¹ Young, H., *This Blessed Plot : Britain and Europe from Churchill to Blair*, Londres, Macmillan, 1998.

² Schnapper, P., *La Grande-Bretagne et l'Europe. Le grand malentendu*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

cinquante ans par Pierre Renouvin³. Le cadre chronologique a une signification pour l'histoire de la France : 1958 marque le retour du général de Gaulle au pouvoir et 1969 son départ. Mais il en a une aussi pour l'histoire britannique, marquée par de nombreux bouleversements au cours de cette période. Les années 1960 constituent en effet un tournant à la fois politique, économique, social et culturel pour les deux pays. C'est l'époque de la lente désintégration des empires coloniaux : la France se libère du boulet algérien en 1962, la Grande-Bretagne accorde l'indépendance à ses dernières colonies et renonce à son rôle de gendarme du monde, retirant progressivement ses forces armées à l'est de Suez en 1966 et en 1968. C'est l'époque des Trente Glorieuses, caractérisée par une forte croissance économique et par des transformations profondes dans les modes de vie. Les Britanniques ont connu la société d'abondance dès la fin des années 1950, les Français la découvrent dans le premier décan de la décennie suivante. Avec l'entrée en vigueur du Marché commun en 1959, la France connaît une phase d'expansion économique sans précédent tandis que la Grande-Bretagne, restée à l'écart de l'Europe communautaire, donne l'impression de piétiner. Ses taux de croissance, bien que remarquables, sont inférieurs de moitié à ceux des pays d'Europe occidentale. Les premiers signes de récession, l'inflation et le chômage frappent d'abord ce pays avant 1970. Comment ces évolutions chronologiquement décalées ont-elles été perçues en France ? Quelle fut leur incidence sur les représentations traditionnelles ? La période retenue correspond aussi à une mutation sociologique de grande ampleur qui n'est pas sans conséquence sur l'évolution des représentations collectives. Des deux côtés de la Manche, les cohortes les plus nombreuses du *baby-boom*, les enfants nés entre 1945 et 1953, arrivent à l'âge de l'adolescence au début de notre période. Heureux bénéficiaires de la croissance, les *baby-boomers*, « génération de la non-guerre », sont aussi les acteurs privilégiés des mutations socioculturelles de l'époque, bousculant les conventions et rejetant l'ensemble des valeurs héritées du XIX^e siècle⁴. Car les *sixties* sont les années de la contestation. Apparue aux États-Unis au lendemain

³ La théorie des « forces profondes », formulée en 1954 par Pierre Renouvin dans *La Revue historique*, en constitue le point de départ. Depuis, de nombreuses recherches ont été engagées dans cette direction, la réflexion sur la méthodologie et la définition des concepts propres à la discipline historique ayant fait l'objet de nombreuses mises au point. Notamment, Duroselle, J. B., « Opinion, attitude, mentalité, mythe, idéologie. Essai de classification », in « Mentalités collectives et relations internationales : élément d'un débat », *Relations internationales*, n° 2, 1974, p. 3-23. Milza, P., « Mentalités collectives et relations internationales », in *Relations internationales*, n° 41, 1985, p. 93-109.

⁴ Sirinelli, J. F., « La France des sixties revisitée », *Vingtième siècle*, janvier-mars 2001, p. 111-124.

de la Seconde Guerre mondiale, le mouvement contestataire de la jeunesse occidentale se diffuse en Europe selon des rythmes et des modes différents. Il prend la forme d'une révolution tranquille en Angleterre dès la deuxième moitié des années 1950. L'un de ses aspects essentiels, « la culture pop », se propage dans l'Hexagone à partir de 1964, l'Angleterre devient alors, pour un temps, un modèle de liberté. Puis, la contestation prend un tour plus radical en France. Étudier l'image de la révolution culturelle anglaise revient à s'interroger sur l'influence de ce phénomène sur les événements de Mai 68.

La perception d'un autre peuple est instructive sur les sentiments nationaux. L'image de l'Autre fonctionne comme un miroir, elle sert de prétexte pour parler de soi⁵. Les stéréotypes nous apprennent plus sur ceux qui les produisent que sur les peuples qui en font l'objet. À travers l'image de la Grande-Bretagne, ce sont bien les mentalités françaises qui sont au centre de notre propos. L'historien François Crouzet notait que le rapport de force franco-britannique, longtemps favorable à la Grande-Bretagne, a rendu l'image de celle-ci bien meilleure en France que l'image de la France outre-Manche⁶. Dans quelle mesure les grands bouleversements des années 1960 ont-ils brouillé cette perception ? Traditionnellement, l'image de la Grande-Bretagne divise les forces politiques françaises, les anglophiles sont plus nombreux dans les formations modérées et les anglophobes majoritaires dans les courants extrémistes. Ces clivages anciens sont-ils toujours pertinents dans les années 1960 ou doit-on redéfinir les lignes de partage ?

L'étude des représentations collectives nécessite en histoire, comme dans bien d'autres disciplines, des précisions quant à la terminologie utilisée. La polysémie des termes « représentations », « images », « opinions » invite à la prudence. Leur usage banalisé peut conduire en effet à certaines confusions, les deux premières notions étant souvent utilisées comme synonymes. Les représentations mentales constituent l'expression la plus large pouvant englober toutes les autres. À l'instar de l'image et de l'opinion, elles désignent aussi les stéréotypes, les prototypes, les clichés, les préjugés. La notion d'image est elle-même ambiguë. D'après le dictionnaire, l'image est la « reproduction inversée qu'une surface polie donne d'un objet qui s'y réfléchit », l'image est d'abord un reflet, image virtuelle que renvoie le miroir, image réelle figée sur un support donné : dessins, peintures, gravures, photographie.

⁵ Frank, R., « Images et imaginaires dans les relations internationales depuis 1938 : problèmes et méthodes », *Cahiers de l'IHTP*, juin 1994, n° 28.

⁶ Crouzet, F., « Problèmes de la communication franco-britannique aux XIX^e et XX^e siècles », *De la supériorité de l'Angleterre sur la France*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985, p. 429-430.

L'image comme représentation iconographique est un champ de recherche relativement récent. En histoire, très peu d'études ont été menées sur l'image du peuple anglais prise en ce sens⁷. Pour notre sujet, il semble difficile de faire totalement l'impasse sur cet aspect, les années 1960 étant marquées par l'irruption massive des photographies en couleurs dans la presse magazine, sur les panneaux publicitaires ou encore dans les manuels scolaires. Mais ce sont aussi des millions d'images instantanées qui s'introduisent dans les foyers avec l'essor de la télévision. Or plus que le dessin ou la gravure, ces images animées sont perçues comme le reflet du monde réel puisque les faits relatés ont été saisis par l'objectif au moment même où ils se produisaient. Pour cette raison, la photographie ou l'image télévisée apparaissent à première vue objectives, or elles ne le sont pas, bien évidemment ; tout comme les textes, elles résultent d'un choix et véhiculent un message, une idéologie, des stéréotypes. Étant donné leur abondance, nous avons pris le parti de ne retenir que les exemples les plus significatifs à partir de supports culturels différents : photographies, caricatures dans la presse magazine, illustrations dans les manuels scolaires, plans de séquence filmique. Nous reconnaissons ici les limites de cette approche qui ne repose pas sur une étude approfondie de la production iconographique mais l'ignorer complètement paraissait plus difficile encore. Par commodité, la notion d'image sera plus fréquemment utilisée dans son sens figuré, c'est-à-dire comme la « reproduction mentale d'une perception ou impression antérieure, en l'absence de l'objet qui lui avait donné naissance », la « vision intérieure (plus ou moins exacte) d'un être ou d'une chose »⁸.

Mais à côté de cette notion, somme toute très générale, il convient de préciser le sens donné aux deux autres, c'est-à-dire les représentations et les opinions. À la fin du XIX^e siècle, l'Allemand Wilhem Bauer proposait de les distinguer de la manière suivante : « La première étant constituée par la coutume, les mœurs, les usages, résultats de traditions, de structures de la société, de la formation morale et intellectuelle, on y reconnaît ce que l'on a appelé ensuite l'histoire des mentalités. La seconde est la réaction face à l'événement. La première, statique, s'inscrit dans la durée et la seconde dynamique, est dans le court terme »⁹. Les stéréotypes, les clichés et les préjugés relèvent des repré-

⁷ Delporte, C., « Les métamorphoses de John Bull : les Anglais dans la caricature française de Munich à Suez », *Franco-British Studies*, n° 14, 1992, p. 31-42. Et Ambroise-Rendu, A. C., « Les images de la guerre du Transvaal », *La guerre imaginaire*, Buton, P. (dir.), Paris, Éd. Seli Arslan, 2002, p. 133-143.

⁸ Définition du dictionnaire *Petit Robert*.

⁹ Becker, J. J., « L'opinion », in René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 164.

sentations et contribuent à la formation des opinions. La notion de stéréotype nécessite aussi quelques précisions. À la différence du préjugé et de l'opinion qui contiennent un jugement de valeur, une charge affective, le stéréotype peut être neutre. Mais il a fait l'objet de nombreuses redéfinitions depuis son apparition dans l'ouvrage de Walter Lippmann, *Opinion publique*, paru en 1922. Image déformée, réductrice de la réalité, ce terme a longtemps gardé un sens négatif. Les recherches, menées en psychologie sociale à la fin des années 1970, ont contribué à sa réhabilitation. Pour toute une école de pensée, le stéréotype est considéré avant tout comme un moyen d'accès à la cognition sociale. Il est donc illusoire de vouloir l'éliminer des représentations mentales¹⁰. Mais si l'idée est généralement admise, il garde, dans bien des esprits, une connotation péjorative.

Les représentations et les opinions sont indissociables. Les premières, plus stables et davantage ancrées dans l'inconscient, déterminent les secondes, plus versatiles. Les stéréotypes apparaissent « comme les axes de références des opinions publiques, les médiations par lesquelles s'exerce le "contrôle social" de la convergence et de la conformité des opinions individuelles »¹¹. En tant que réactions immédiates aux événements, les opinions recueillies par les instituts de sondages ne forment que la partie émergée de l'iceberg que constitue notre système de représentations. Pour comprendre leurs fluctuations, il faut connaître au préalable les représentations mentales qui les sous-tendent. La notion d'opinion publique est problématique. Employée au singulier, elle n'a pas véritablement de sens. D'autres épithètes se sont imposées – opinion « éclairée », « commune », « dominante » – pour donner plus de consistance à une notion « faussement claire et qui souvent, quand on croit la saisir, s'échappe comme du sable entre les doigts »¹².

La recherche historique a souvent limité, pour l'époque contemporaine, l'étude de l'opinion publique à deux sources principales qui se complètent l'une l'autre, la presse et les sondages¹³. Leur analyse est indispensable pour notre propos, mais elle ne peut suffire à définir la perception de l'Autre au sens où nous l'entendons. Pour entreprendre ce

¹⁰ Leyens, J.P., Yzerbyt, V., Schadron, G., *Stéréotypes et cognition sociale*, trad. G. Schadron, Mardaga, 1996 (1^{re} Édition London, 1994), p. 12.

¹¹ Lapierre, J. W., « Les facteurs sociologiques de l'opinion publique », in Berger, G., Burdeau, J. (dir.), *L'opinion publique*, Paris, PUF, 1957.

¹² Jeanneney, J. N., *Une histoire des médias. Des origines à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 8.

¹³ Jean Noël Jeanneney a souligné notamment le nombre de mémoires de maîtrises sur l'opinion publique, portant presque exclusivement sur la presse, au point d'assimiler celle-ci à l'opinion publique. *Ibid.*, p. 9.

voyage dans l'imaginaire, il importe de mobiliser des sources plus diversifiées, dont nous rappellerons ici l'apport respectif.

La presse présente un intérêt évident pour aborder notre sujet. La diversité des journaux dans un pays démocratique offre une large palette des opinions existantes, elle permet donc une approche qualitative de l'opinion publique. La presse présente, par ailleurs, l'avantage de traiter une grande variété de thèmes susceptibles de couvrir tous les aspects de l'image d'un pays. On peut déceler aussi à l'intérieur d'un même article aussi bien des stéréotypes que des réactions immédiates aux événements, les premières venant justifier les secondes. L'abondance de la presse écrite impose cependant une sélection. Celle-ci a été guidée principalement par trois critères : la diversité des genres, les différentes tendances politiques et l'importance du tirage. *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Humanité*, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur* et *Paris Match* constituent l'essentiel de notre corpus auquel nous ajouterons des journaux ou des revues plus spécialisés pour aborder une question précise : *France Dimanche* pour l'importance accordée dans ses colonnes à la famille royale, ou la presse destinée à la jeunesse dont *Salut les copains*, *Made-moiselle* *Âge Tendre*, sont quelques exemples.

Le caractère interdisciplinaire de notre champ de recherche a conduit depuis quelques années les historiens à prendre en considération l'apport des sciences sociales¹⁴. L'école française d'analyse du discours a ainsi emprunté à la linguistique l'analyse de contenu pour l'étude de presse ou des discours politiques. Mais ces grilles d'analyse sont généralement utilisées pour étudier des événements précis. Étant donné l'étendue de notre période, il est à l'évidence impossible d'adopter ici cette démarche. Pour les quotidiens, l'étude s'effectuera selon une chronologie fine des événements concernant la Grande-Bretagne. En revanche, la lecture sera exhaustive pour les hebdomadaires. Nous reconnaissons d'emblée les limites que contiendra par conséquent cette démonstration fondée essentiellement sur des citations ; la méthode a été critiquée, mais elle reste la mieux adaptée pour étudier une évolution sur le long terme. L'étude de la presse permet d'identifier les personnalités ou les groupes qui interviennent de manière active dans le processus de transmission des opinions ou des représentations, mais il est plus difficile de mesurer l'influence de ces producteurs d'images ou leaders d'opinion sur la population.

Les sondages permettent de pallier en partie cette insuffisance, apportant le complément quantitatif à toute étude d'opinion mais elles ne

¹⁴ Prost, A., « Sociale et culturelle, indissociablement », in Rioux, J. P., Sirinelli, J.F. (dir.), *Pour une Histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 138-139.

donnent en revanche de l'opinion qu'un renseignement « sommaire »¹⁵. Les questions formulées dans des termes très simples, exigeant une réponse affirmative ou négative, ne laissent en effet aucune place à la nuance et ne rendent pas compte finalement de la pluralité de l'opinion, ce qui doit inciter à la prudence quant à leur utilisation. La remise en cause par Pierre Bourdieu de l'opinion publique telle que la définissent les instituts de sondages doit être prise en compte. Dans un article qui fit date, le sociologue rappelait notamment que produire une opinion exige une « compétence » : l'opinion est « quelque chose qui peut se formuler en discours avec une certaine prétention à la cohérence »¹⁶. La plupart des sondages concernant la Grande-Bretagne au cours de notre période sont intégrés dans des enquêtes plus larges effectuées par l'IFOP sur la politique extérieure de la France et ses relations avec les pays étrangers. Les questions posées supposent un minimum de connaissances sur les problèmes internationaux et la politique menée par le gouvernement. Or, il est reconnu que les affaires extérieures intéressent en général moins la population que les problèmes nationaux. Les non-réponses sont à ce titre significatives, elles témoignent d'une indifférence ou d'une incapacité à exprimer une opinion. L'analyse des sondages exige par conséquent une certaine vigilance. Utile sur le plan quantitatif, elle ne rend pas suffisamment compte à elle seule de l'opinion. Si la presse et les sondages se complètent et donnent une idée assez précise des opinions existantes, les représentations dans leur ensemble peuvent être appréhendées à partir d'autres supports culturels touchant des publics diversifiés.

C'est à l'école que la majorité des Français ont découvert la Grande-Bretagne. C'est le premier lieu de transmission des savoirs et des représentations. Les manuels scolaires constituent, à l'instar de la presse destinée à la jeunesse, une source de premier plan. Alain Choppin note que « d'une certaine manière, le manuel est le miroir dans lequel se reflète l'image que la société veut se donner d'elle-même : c'est donc un reflet déformé, incomplet, souvent idéalisé. Mais, même si l'image qu'il renvoie est nécessairement schématique et parfois obsolète, le manuel est révélateur, par ce qu'il dit autant que par ce qu'il tait, de l'état de connaissance d'une époque ainsi que des principaux aspects et stéréotypes d'une société »¹⁷. Les manuels d'histoire, de géographie et de langues vivantes constituent des supports privilégiés pour étudier l'image de la Grande-Bretagne. Parce que ces sources se veulent objectives sur

¹⁵ Becker, J. J., « L'opinion », in Rémond, R. (dir.), *Pour une histoire politique*, op. cit., p. 177.

¹⁶ Bourdieu, P., « L'opinion publique n'existe pas », *Les Temps modernes*, janvier 1973, p. 1292-1309.

¹⁷ Choppin, A., *Les manuels scolaires : histoire et actualité*, Paris, Hachette, 1992, p. 19.

la vision de l'Étranger, il est justement intéressant d'y rechercher les stéréotypes, ces traces de l'inconscient collectif, qui auraient échappé au discours raisonné. L'objectif de cette recherche étant de comparer l'image à travers des sources différentes, l'étude des manuels scolaires ne peut se faire que sur un nombre limité d'ouvrages, à la différence de certaines recherches qui ont analysé exclusivement ce vecteur culturel¹⁸. De nombreuses publications ont tenté de définir une méthodologie spécifique pour étudier ce type de sources. Nous avons suivi la méthode d'Hilda Coelkelberghs qui recommandait l'utilisation de l'analyse quantitative de contenu établie pour les sciences de la communication sociale. Partant du principe que « la fréquence d'une donnée est l'indicateur de son intensité, de son influence et de l'effet auquel elle tend », les analyses quantitatives dans les manuels scolaires peuvent être des « analyses d'espace » (comptage de pages, partie de pages ou mots) ou des « analyses de fréquences » (repérer le nombre de fois qu'un mot est répété)¹⁹. Parallèlement, l'analyse qualitative des textes, c'est-à-dire l'étude de la terminologie, doit être menée. Le choix des mots est déterminant dans une leçon, l'auteur doit résumer en quelques lignes des événements, dégager les idées essentielles ; le choix sémantique qu'il opère a toute son importance ici. Les stéréotypes et les préjugés n'apparaissent plus de manière frappante à l'époque qui nous intéresse. Comme le souligne Ruth Amossy, « le stéréotype est une construction de lecture », il n'existe pas en soi, il n'est pas visible, il faut le reconstruire à partir d'un travail de déchiffrement qui prend ici ses distances avec l'analyse quantitative chère à la linguistique, notamment l'étude des fréquences de mots. Le lecteur doit sélectionner, interpréter les termes qui lui semblent pertinents. Ces remarques sont d'ailleurs valables pour l'étude des autres sources écrites²⁰.

Bien que la Grande-Bretagne ne soit pas la principale destination touristique des Français, le flux des voyageurs en direction des îles britanniques s'intensifie avec l'essor du tourisme de masse au cours des années 1960. Aussi, une place particulière sera accordée aux guides touristiques dont le genre se renouvelle en grande partie au cours de cette période. L'image du pays mais aussi celle moins explicite de la société britannique transparait à travers ces sources peu exploitées par

¹⁸ Millat, G., « Double regard sur la Grande-Bretagne de l'entre-deux-guerres. Étude comparative des manuels d'histoire de l'enseignement secondaire britanniques et français publiés entre 1946 et 1988 », Thèse de doctorat, Université Charles de Gaulle, Lille, 1997.

¹⁹ Coelkelberghs, H., « Les manuels d'histoire comme source pour l'histoire des mentalités. Approche méthodologique », *Réseaux*, 1978, n° 32-34.

²⁰ Amossy, R., *Les idées reçues : sémiologie des stéréotypes*, Paris, Nathan, 1991, p. 21.

les historiens. Soucieuses de répondre à une demande plus grande et à des besoins nouveaux, les maisons d'éditions proposent aux touristes des années 1960 un choix plus diversifié de guides. Il importe alors de voir si les représentations s'en trouvent ou pas modifiées. Les ouvrages généraux sur la Grande-Bretagne ne sont pas tous d'un intérêt égal. Les livres scientifiques sont généralement pauvres en images stéréotypées, l'attention sera donc accordée principalement aux ouvrages réservés au grand public.

La télévision, en plein essor dans les années 1960, peut apporter un éclairage intéressant sur la perception de l'Autre. À l'aube de la décennie, la France accuse un retard certain dans le domaine de l'audiovisuel par rapport aux pays anglo-saxons. Le taux d'équipement des ménages est de 5 % en 1958 alors qu'il s'élève à 83,2 % aux États-Unis et à 33 % en Grande-Bretagne, mais ce fossé est en grande partie comblé au cours de la décennie, le taux atteignant 62 % en 1969²¹. Le nombre de postes récepteurs passe de 1 à 10 millions au cours de la décennie. L'abondance des sources audiovisuelles et l'état de conservation des archives imposaient une sélection. Nous avons porté notre choix sur trois magazines d'information, *Cinq Colonnes à la une*, *Panorama* et *Seize Millions de jeunes*, dont les reportages peuvent être visionnés. À la différence du journal télévisé, ces magazines traitent leur sujet de manière approfondie, leur impact est ainsi plus grand sur les esprits.

Pour cerner l'opinion des responsables politiques, l'étude des déclarations publiques s'avère insuffisante, ces dernières laissent apparaître seulement l'image que le pouvoir veut bien donner de ses relations avec la Grande-Bretagne. Dans le domaine de la politique étrangère, en particulier sous la présidence du général de Gaulle, la population fut très peu informée des décisions prises par les instances dirigeantes. Le secret qui entourait la prise de décision étant la règle, la presse disposait d'informations sommaires diffusées par de brefs communiqués. La lecture des comptes rendus d'entretiens et des correspondances privées révèle davantage les sentiments personnels des personnalités. La comparaison entre les communiqués officiels et les entretiens privés peut nous éclairer sur les relations que le pouvoir entretient avec l'opinion publique, sur la volonté de transparence ou de manipulation. Les archives des Affaires étrangères et de la présidence de la République renseignent sur les prises de positions des décideurs, elles permettent de mettre en relation le politique et l'imaginaire.

Le cinéma ou la littérature auraient enrichi notre étude, mais l'analyse de chacun de ces deux vecteurs culturels pourrait faire l'objet d'une

²¹ Bourdon, J., *Histoire de la télévision sous De Gaulle*, Paris, Antropos-économica, 1990, p. 11.

thèse à part entière, aussi les avons-nous écartés en ayant conscience de priver notre recherche d'un éclairage intéressant. Les sources que nous avons choisies présentent des limites au regard de notre sujet. Beaucoup d'entre elles se contentent de relater les faits de manière abrupte, sans commentaire. Dans les comptes rendus des réunions ministérielles, dans les rapports de l'ambassadeur de France en Grande-Bretagne, les stéréotypes sont rares, et la moisson souvent pauvre aux vues du travail effectué. Décrire la perception de la réalité, telle qu'elle se présente dans ces sources, peut conduire à raconter l'histoire de la réalité elle-même, un écueil que nous avons tenté d'éviter le plus possible, mais qui ne peut l'être totalement. Il nous incite aussi à ne pas surestimer le poids de l'imaginaire dans l'observation des faits et à tenir compte de cette approche objective de la réalité qui conditionne aussi la prise de décision.

Les images que nous nous proposons d'analyser posent aussi un problème de périodisation. S'il est relativement aisé de repérer des ruptures dans l'évolution des opinions, il est en revanche plus difficile de les déceler pour les stéréotypes, les préjugés et les idées reçues, connus pour être des images stables. Ceux-ci n'évoluent d'ailleurs pas au même rythme : la perception des paysages peut rester inchangée au moment où celle de la société évolue rapidement. Malgré leur stabilité, les images stéréotypées peuvent s'effacer momentanément au profit d'autres images jusqu'alors mises en sommeil et qui ressurgissent brutalement. Pourtant la décennie que nous allons étudier peut être divisée en deux périodes, la césure chronologique se situant en 1963-1964. Au cours de la première période, allant donc de 1958 à 1963, la Grande-Bretagne renvoie l'image d'un pays tourné vers le passé, fier de ses traditions et occupant un rôle non négligeable sur la scène internationale. Le tournant s'effectue en 1963, année charnière, au cours de laquelle la perception traditionnelle se voit bouleversée par une série d'événements politiques, économiques, sociaux et culturels. Tous ces changements amènent les Français à repenser leur relation à l'Autre et indirectement à se redéfinir eux-mêmes. Mais avant de suivre l'évolution de l'image, il importe de rappeler les conditions de sa formation.